

33^e

**DES ITINÉRAIRES
PHOTOGRAPHES
VOYAGEURS**

DOSSIER DE PRESSE

WWW.ITIPHOTO.COM

33^e DES ITINÉRAIRES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

BORDEAUX
DU 3 AU 28 AVRIL 2024

ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS 33^e ÉDITION

Du **3 au 28 avril 2024**, à Bordeaux, le festival *Itinéraires des photographes voyageurs* invite le public dans les principaux lieux culturels publics et privés de la métropole aquitaine, autour des expositions présentant le travail de **10 photographes**, à la découverte de regards contemporains sur notre planète.

Le festival a accompagné l'évolution de la photographie au rythme des révolutions techniques et stylistiques, en veillant à présenter les **formes de photographies d'auteurs les plus diverses**.

7 lieux accueillent cette 33^e édition et proposent aux visiteurs d'effectuer leur propre itinéraire au fil des expositions, et de découvrir ainsi le travail de photographes auteurs professionnels confirmés ou issus de la nouvelle génération.

À partir du **3 avril**, l'intégralité des expositions présentées lors du festival, sont consultables sur le portail de la manifestation www.itiphoto.com.

WEEK-END DE RENCONTRES 5 ET 6 AVRIL

Comme chaque année, nous invitons le public à suivre librement le parcours du festival en compagnie des photographes invités le temps d'un week-end de rencontres et d'échanges autour du travail de chaque auteur.

!NOUVEAU! LECTURES DE PORTFOLIOS // CENTRE JEAN MOULIN VENDREDI 5 AVRIL 15H - 18H

En partenariat avec **Cdanslaboite**, des lectures de portfolios **à destination des photographes professionnels et semi-professionnels**, seront organisées **au centre Jean Moulin**, place Jean Moulin, en présence d'experts professionnels (Photographes, galeristes, directeurs artistiques, éditeurs, journalistes, ...).
Inscription par mail dans la limite des places disponibles **avant le vendredi 22 mars 2024**.
portfolio@cdanslaboite.com

LE PRIX MENTOR POUR LA TROISIÈME FOIS À BORDEAUX !

L'association **FREELENS** organisera dans le cadre du week-end d'inauguration le **vendredi 5 avril en matinée** à l'espace Saint Rémi, une session de sélection du Prix MENTOR devant le public et un jury professionnel.
Retrouvez tous les détails www.freelens.fr.
Les deux derniers lauréats du prix Mentor national ont été sélectionnés à l'occasion de la session bordelaise !

DANS LE CADRE DU MOIS DE LA PHOTOGRAPHIE DE BORDEAUX

Le mois de la photographie, initié par la Ville de Bordeaux, rassemble les acteurs culturels, artistes et collectifs qui œuvrent dans le champ de la photographie à Bordeaux. Appuyé sur le festival *Itinéraires des photographes voyageurs* et sur le tissu associatif créatif bordelais, le mois de la photographie est pensé comme un parcours qui met en valeur la diversité des propositions artistiques professionnelles et amateurs implantées sur le territoire de la ville de Bordeaux.

AVEC LE FIDÈLE SOUTIEN DE

Mairie de Bordeaux, Hôtel Mercure Bordeaux Chartrons, la SAIF, Blaye Côtes de Bordeaux, Boesner, Arrêt sur l'Image Galerie, Le Rocher de Palmer à Cenon, Cdanslaboite, FREELENS PRIX MENTOR, JunkPage, SAFRAN Immobilier.

**Programme provisoire.*

CONTACT PRESSE

Vincent Bengold
06 62 85 38 41
contact@itiphoto.com

DOSSIER DE PRESSE
www.itiphoto.com/ipv2024.pdf

PRESSE

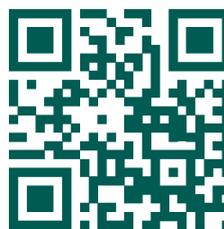
CATALOGUE PHOTOS PRESSE

Faites nous votre demande par mail pour accéder aux images haute définition utilisables dans le cadre exclusif de la promotion de la manifestation.
Merci de bien respecter les mentions obligatoires des auteurs et de lire les mentions légales page 26
contact@itiphoto.com

DIRECTION ARTISTIQUE

Nathalie Lamire-Fabre & Vincent Bengold
Itinéraires des Photographes Voyageurs
45 cours du Médoc, 33300 Bordeaux

SITE PUBLIC



WWW.ITIPHOTO.COM

33^e DES ITINÉRAIRES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

BORDEAUX • DU 3 AU 28 AVRIL 2024
10 PHOTOGRAPHES / 6 LIEUX

WWW.ITIPHOTO.COM

PROGRAMME

- CHARLOTTE AURICOMBE 01 Cau Del Llop
- BENOIT CAPPONI 02 Toutes les heures blessent
- CÉLINE CLANET 03 Ground Noise
- PATRICK COCKPIT 04 Pasaron, une dystopie franquiste
- LISE DUA 05 Les loyautés & Une vie
- CÉCILE GENEST 06 À nos terres troubles
- THIERRY GIRARD 07 The Tenjin Omuta Line /The Yamanote Line
- ANAÏS OUDART 08 L'étreinte du serpent
- SLADJANA STANKOVIC 09 La Douce
- JOËL VAN AUDENHAEGE 10 Jusqu'où



Cau Del Ilop

CHARLOTTE AURICOMBE

Photographe formée au laboratoire argentique auprès de professionnels et aux ateliers photographiques de l'Espace Saint-Cyprien à Toulouse, Charlotte Auricombe a étudié l'histoire de l'art et les métiers de l'exposition à la Sorbonne, dont elle sort diplômée avec la réalisation d'un livre d'artiste. Elle s'intéresse à la photographie pour son pouvoir poétique. La relation avec un paysage, et, toutes les questions qui le traversent sont au centre de ses recherches. Elle travaille sur les sensibilités à nos environnements, la façon dont les paysages nous habitent, construisent nos identités, et sur les liens qui perdurent avec la mémoire des lieux, des sols, des croyances.

« Je montre ce qui disparaît, mais cherche ce qui demeure. Je travaille un temps qui serait un temps géologique, des origines au présent, et je vais vers le minéral, le végétal, l'organique et l'animal pour lier les éléments. John Muir disait qu'en entrant dans la nature on en devient un élément, ma démarche est indissociable de cette sensation d'immersion. »

Son travail est régulièrement exposé, récemment au festival Les photographiques du Mans et à la Galerie de l'office du tourisme du Pic du Midi à Bagnères-de-Bigorre, suite à une résidence de création chez Jeanne. Elle est accompagnée cette année par les photographes Ljubisa Danilovic et Sabrina Biancuzzi à Paris au sein de la Milk masterclass. Elle développe ses projets en Catalogne et en France, principalement dans les parcs naturels régionaux de l'Alt Emporda, des Pyrénées Orientales et des Hautes-Pyrénées.

CHARLOTTEAURICOMBE.COM

Cau, littéralement trou - tanière, est une crique à la sortie d'un village catalan où je reviens chaque année, quelles que soient les saisons. Comme un rendez-vous immanquable, une promesse. Depuis l'enfance, et, au fil du temps, ce petit banc de sable est devenu espace intime.

La légende raconte qu'on l'appelle *Cau del llop* - le trou du loup - parce qu'un homme y aurait trouvé refuge dans une grotte. Il aurait survécu là en ermite, avec une mouette et un loup. À partir de cette légende, j'explore pour m'enfoncer dans un monde où l'on va peu à peu s'immerger jusqu'à perdre pied. Car cette crique est un creux. Un creux au sens propre, dans sa forme géographique, comme au sens figuré, avec tout ce qui vient s'y loger.

Les espèces vivantes, les végétaux et les minéraux peuplent le lieu et son imaginaire. De même que les trouvailles que l'on ramène à la surface deviennent des trésors, les souvenirs précieux d'une concrétion du temps. De cet ensemble - vivant, fantomatique, réel, imagé, fossilisé - je cherche à faire une archéologie, un inventaire sensoriel, énigmatique.

Cau del llop est une quête de ce qui se cache dans les failles et les profondeurs, l'histoire d'un paysage qui se transforme et d'une légende qui reste un mystère. C'est un voyage intérieur et organique où se collectent tout à la fois les traces poétiques de cette crique et celles de nos peurs et de nos désirs de plonger dans d'autres dimensions.

ESPACE SAINT RÉMI

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX



Le samedi 6 avril à 12h30 rencontre et visite de l'exposition en présence de Charlotte Auricombe



Toutes les heures blessent

BENOIT CAPPONI

Vers huit ou dix ans, je découvre la photographie, au laboratoire collectif de mon quartier. À l'âge où les copains de lycée également passionnés de photographie envisagent d'en faire leur métier, je décide que seule une photographie d'auteur, autonome, libre, m'intéresse. Je continue donc de pratiquer en amateur, et je me dirige vers l'enseignement d'abord, brièvement. Puis, plus longuement, dans le théâtre et le théâtre de rue, à la production de spectacles et d'événements, de festivals.

C'est il y a dix ans que je décide du virage professionnel qui me fera vivre peu à peu uniquement de la photographie tout en protégeant ma liberté d'auteur. Depuis, je diversifie mes techniques d'expression en direction des procédés historiques par fois dits « alternatifs », et je développe des activités de formation en photographie argentique. En 2015, je co-fonde avec quatre complices la revue semestrielle *Halogénure*.

En 2018, je crée à Grenoble le Studio Spiral, un lieu indépendant accueillant des expositions d'artistes invités, des événements, un laboratoire collectif, des formations, une bibliothèque photographique...

Depuis 2010, ce sont presque dix séries photographiques que j'ai produites comme auteur, avec le plus souvent un travail en noir et blanc qui gravite autour du temps. Celui qui passe, mais aussi celui de la lenteur photographique.

Ma pratique est volontiers tournée vers la matière de la photographie. J'aime que celle-ci soit certes une image, mais également un objet matériel. C'est pourquoi le travail de laboratoire fait partie intégrante de ma pratique. Toutes les heures blessent est ma première série photographique donnant lieu à un livre (éditions Emulsion, 2022).

WWW.BENCAPPONIPHOTO.COM

Cette série photographique est née de plusieurs sensations. Celle d'abord, au tout début, d'un sentiment de perte et de transformation à propos de lieux, d'objets, de paysages d'enfance ou de jeunesse qui m'étaient familiers. Un voyage dans le temps qui, pour l'oeil d'un photographe, propose une matière visuelle riche, protéiforme et intéressante dans sa banalité apparente.

À 50 ans passés, on peut éprouver une forme de perte. Un vieux vélo rouillé, une route de vacances, une usine aujourd'hui fermée qui était derrière la maison, une fête de village... Ces choses-là ont-elles réellement disparu ? Ont-elles seulement changé, sans que le temps long ne nous ait permis d'en voir l'évolution ? Ne serait-ce pas tout simplement l'infidélité de ma mémoire qui est ici à l'oeuvre ? Ensuite, les changements bien réels d'un monde dont nous percevons tous que les limites sont atteintes. Des espèces disparaissent, les soubresauts provoqués par les évolutions climatiques, les craquements perceptibles d'organisations humaines à bout de souffle, peut-être même proches du précipice. Cela n'a rien d'intime, nous en faisons tous le constat amer. Cet oiseau, ce papillon, cette plante dont je garde un souvenir vif, sa disparition toutes choses donc bien réelles. Ce que je ressens a peut-être, après tout, quelque chose d'universel. En démarrant ce travail, je voulais tenter de proposer au spectateur une série qui l'emmène sur le terrain de sensation similaires.

L'idée n'était pas de projeter mes propres sensations ni de centrer ce travail sur moi, mais d'aboutir à une forme qui permette à chacun de retrouver des éléments de son propre vécu, de faire travailler son imaginaire.

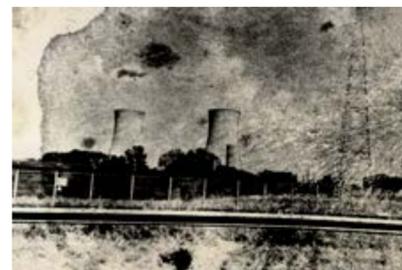
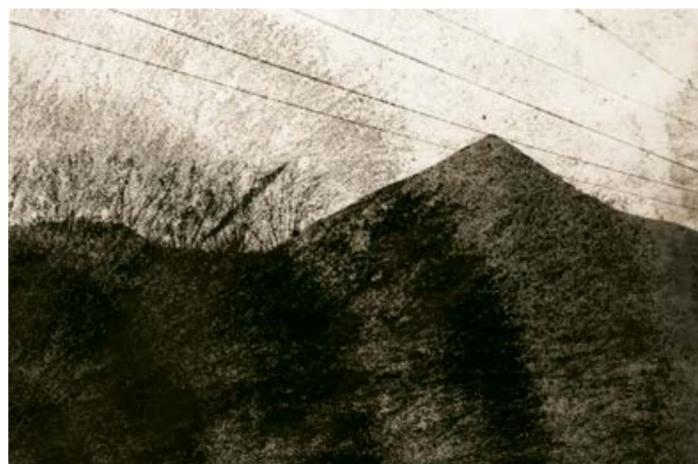
Ainsi que l'écrit Jean-Louis Roux dans du sable plein les yeux, le texte accompagnant mon livre : *Ce qui a eu lieu (ce qui a été photographié autant que l'acte même de photographier) dévie en un lieu autre. Le déplacement, tout rhétorique fut-il, est alors davantage qu'une figure de style : c'est la mise en branle de notre petit théâtre mental, notre petite machinerie personnelle à débiter de la fiction, notre propension à l'affabulation. Toute photographie réussie est un conte, mais un conte qui se tait obstinément. Pour arriver à ce résultat et provoquer un décalage au réel auquel le spectateur ne peut échapper, j'ai utilisé ici le tirage lith, d'une manière particulière, apte à générer des artefacts dans l'image et de susciter l'imaginaire du spectateur. La conséquence de cette méthode de tirage est que les tirages originaux sont des pièces uniques, absolument non reproductibles à l'identique.*

ESPACE SAINT RÉMI

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX



Le samedi 6 avril à 12h30 rencontre et visite de l'exposition en présence de Benoit Capponi



BENOIT CAPPONI

Toutes les heures blessent

Ground Noise

CÉLINE CLANET est diplômée de l'École nationale supérieure de la Photographie d'Arles. Elle vit et travaille à Paris. Elle s'intéresse aux lieux reculés ou secrets, aux paysages sauvages et à leurs occupants, et travaille notamment depuis 2005 sur l'Arctique continental européen.

Sa série *Môze* sur un village sami de Laponie norvégienne a remporté le "Critical Mass Award" (USA) et a été publiée aux éditions Photolucida (USA), elle a été présentée lors de la 26^e édition du festival Itinéraires des Photographes Voyageurs à Bordeaux. Elle a également réalisé un travail au long cours en Laponie russe, *Kola*, pour lequel elle a traversé un territoire arctique profondément marqué par le passage humain, projet soutenu par le CNAP et publié aux éditions Loco. En 2022, elle a été lauréate de la "Grande Commande photographique nationale" portée par la BnF et le Ministère de la Culture, avec *Les Ilots Farouches*, un projet portant sur les espaces naturels français en libre évolution, espaces les plus protégés du pays. En 2023 est publié *Ground Noise* aux éditions Actes Sud, un travail en noir et blanc mêlant micrographies et photographies, portant sur les mondes visibles et invisibles de la forêt. Cette série sera exposée aux Rencontres d'Arles la même année.

Publié et exposé en Europe et à l'étranger, son travail photographique fait notamment partie des fonds de la Bibliothèque nationale de France, de la collection Neufville OBC, de la collection du Centre National des Arts Plastiques, de la Société Française de Photographie, des Archives Départementales de Savoie, du Portland Art Museum (USA), ainsi que de plusieurs collections privées.

Céline Clanet a publié 7 monographies : *Ground Noise* (Actes Sud, 2023), *Kola* (Loco, 2018), *Accès Réservé* (Ardi/DRAC Normandie, 2017), *Les Chapieux, Géographie d'un secret* (Actes Sud, 2014), *Du torrent au courant* (Actes Sud, 2011), *Môze* (Photolucida, 2010) et *Un Mince Vernis de Réalité* (Filigranes, 2005).

WWW.CELINECLANET.COM

Dans les systèmes électriques et électroniques, un *ground noise* (ou "buzz", "bruit de boucle de masse") est une interférence sonore, un bruit parasite, considéré comme nuisible. Tel celui d'un insecte volant piégé dans une lampe, c'est un bruissement continu, un bourdonnement, une vibration qui cherche à s'échapper. La présence de cet insecte agité ou de ce bruit électrique dérange, et l'on cherche généralement, dans les deux cas, à s'en débarrasser.

Le monde foisonnant de la faune composée d'insectes et d'arthropodes éveille en nous des réactions primitives. Même morte, sous verre et épinglée, une araignée sera capable d'effrayer, l'espace d'un instant, un grand humain. Certes, nous avons réussi à apprivoiser certaines de ces antipathies à leur égard, par le biais de l'admiration (le

travail incroyable des fourmis, la beauté des papillons) ou de la reconnaissance (les abeilles, nos nourricières si utiles), néanmoins le monde des arthropodes reste mystérieux, obscur, voire dérangeant. C'est précisément à ce monde peu connu et rarement donné à voir que la photographe Céline Clanet s'est intéressée. Sa série, en noir et blanc, mêle des prises de vue réalisées dans différentes forêts françaises et des micrographies d'éléments organiques collectés sur ces mêmes territoires.

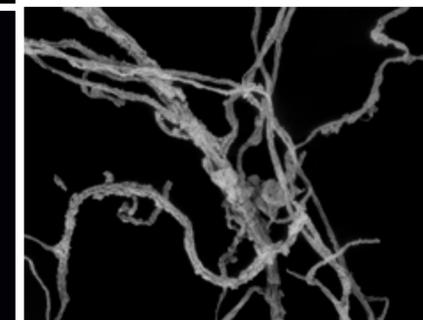
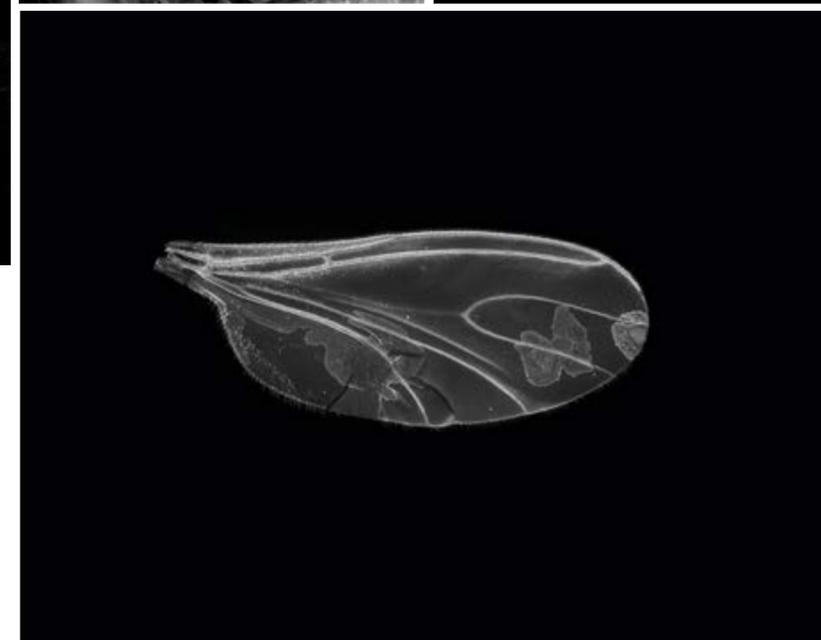
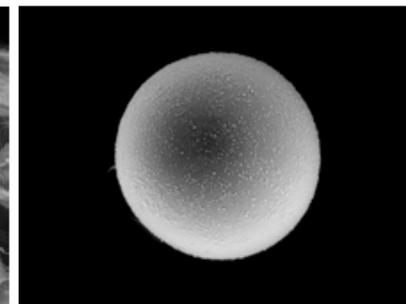
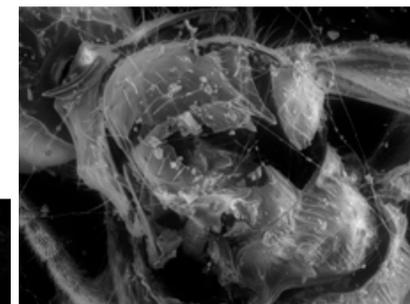
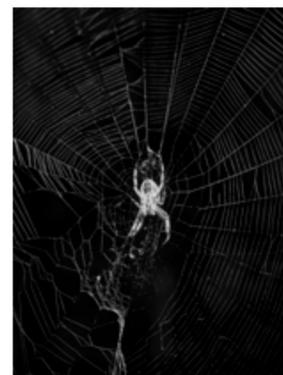
Jouant avec les échelles, Céline Clanet explore la surface du monde et nous ouvre les portes d'un univers à la fois étrange et familier.

BIBLIOTHÈQUE MÉRIADECK

LUNDI ET JEUDI 13H > 19H
MARDI, MERCREDI ET VENDREDI 10H > 19H
SAMEDI 10H > 18H
DIMANCHES 7 ET 21 AVRIL 14H > 18H



85 COURS DU MARÉCHAL JUIN
Le samedi 6 avril à 15h00 rencontre et visite de l'exposition
en présence de Céline Clanet



Pasaron, une dystopie franquiste

PATRICK COCKPIT

La cinquantaine attaquée, Patrick Cockpit travaille sur la représentation photographique de l'attente, du silence et de l'invisible. Adeptes des images droites et carrées, il cultive son éparpillement en montant différents projets sur le totalitarisme et sa mise en spectacle, ou plus prosaïquement sur le portrait féministe, punk et décalé. Il est membre du studio Hans Lucas et travaille essentiellement comme portraitiste pour l'institutionnel, la presse, le spectacle vivant et l'édition. *Pasaron* est la suite directe – latérale et inachevée – de *Franco & Moi*, une série éditée aux éditions Révélateur, exposée au Festival du Regard en 2021 et au Festival Manifesto en 2022.

[HTTPS://HANSLUCAS.COM/PCOCKPIT/PHOTO](https://hanslucas.com/pc cockpit/photo)

Entre 1945 et 1970, le gouvernement espagnol construit plus de trois cents villages dans les zones semi-arides du pays pour y développer l'agriculture, désenclaver les provinces et accroître la prospérité générale. Voulue par Francisco Franco, administrée par l'Institut National de Colonisation, cette nouvelle étape du développement espagnol est aussi le moyen de promouvoir « l'homme nouveau », travailleur catholique dévoué à son pays, logé dans des constructions modernes. La plupart de ces villages, dont certains noms évoquent directement le Caudillo, connaissent des fortunes diverses. Dès la fin des années soixante-dix, le retour progressif à la démocratie entraîne des changements majeurs en Espagne, mais ces villages évoluent peu. Certains changent de nom pour se débarrasser d'un passé encombrant, quelques uns revendiquent leur héritage, mettent en valeur leur patrimoine architectural et historique, d'autres encore sommeillent.

Aujourd'hui, alors que le gouvernement espagnol cherche à s'affranchir du passé franquiste en effaçant ses références les plus visibles, ces villages ont valeur de symbole. À l'image des villages vacances hitlériens, des cités fascistes italiennes ou des centres-ville unitaires soviétiques, ils incarnent un idéal urbain, où tout est prévu, pour tout le monde, à l'ombre d'une église. Peu à peu dilués dans une modernité qui n'a cure du passé, ces poblaciones portent encore quelques stigmates, certains évidents, d'autres invisibles. Si l'architecture est facile à repérer, les traces du franquisme sont plus subtiles, paradoxalement plus tenaces dans leur invisibilité. C'est précisément à cette invisibilité que se consacre ce projet. Photographier les villages parfaits voulus par Franco. Photographier leurs restes, leurs évolutions, leurs fantômes. Photographier leur silence, leur ressemblance, leur accumulation qui tend peu à peu vers le malaise, le cauchemar, l'anoxie, la dystopie.

Ce projet a bénéficié du soutien du Centre nationale des arts plastiques en 2022

ESPACE SAINT RÉMI

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX



Le samedi 6 avril à 12h30 rencontre et visite de l'exposition en présence de Patrick Cockpit



Les loyautés & Une vie

LISE DUA

Lise Dua, née en 1989 à Chambéry, est diplômée d'une licence en Arts Plastiques en 2010 et de l'École de la Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2013.

Elle s'intéresse à ce qui fait famille, à la petite échelle des humains, comme à la grande échelle des vivants. C'est souvent sur des détails, photographiés ou prélevés dans des images d'archives, qu'elle attire notre attention et tente de faire lumière. Le travail de Lise Dua se déploie sur une temporalité longue, et c'est par l'association d'images que son discours se construit. Souvent présentées sous la forme de livres, ses images prennent vie, au rythme de répétitions et des mises en perspectives.

Son travail a bénéficié d'une exposition personnelle à La Conserverie, un lieu d'archives (Metz) et a été exposé lors d'expositions collectives à la Galerie des Filles du Calvaire (Paris), au Bleu du Ciel (Lyon), aux Rencontres de la Photographie (Arles), à Jeune création au IO4 (Paris), à ManifestO (Toulouse), en Suisse lors de la Nuit de la Photo (La Chaux-de-Fonds).

Son second livre, *Les loyautés*, a reçu le prix HIP dans la catégorie auto-édition pour le mois de juillet 2023. Son premier livre a été nommé pour le prix révélations du livre d'artiste, organisé par l'ADGAP et le salon Multiple Art Days.

Elle est seconde lauréate du prix Libération Apaj en 2015, du prix Canson en 2013 et a été sélectionnée plusieurs fois pour la Bourse du Talent (2016, 2017, 2019) ainsi que pour le Prix Leica Oskar Barnack (2013, 2014 et 2015).

WWW.LISEDUA.COM

Les loyautés

À partir d'albums de famille, je me suis intéressée aux gestes que je voyais se répéter d'un album à l'autre, d'une génération à l'autre. Me sont apparus des détails, des fragments que j'ai recadré, recomposant ainsi de nouvelles images.

Ces images, ensuite assemblées sous la forme de diptyques, mettent en relation deux corps à travers les années. Entre le noir et blanc et la couleur, le passé et le présent, ces photographies nous interrogent sur la transmission, ce qui nous lie.

La multiplicité des vécus se retrouve fusionnée en un seul corps qui traverse les époques et les individus : le corps familial. Dans ce corpus d'images existent aussi des photographies solitaires, qui en elles seules condensent l'inconscient de nos relations familiales. La photographie a su saisir, à ce moment là, l'apparition de nos loyautés : pactes scellés d'un individu à un autre ou renoncement des corps à exprimer leur individualité.

Une vie

Une vie, une série davantage centrée sur la question des ressemblances et des dissemblances liées au temps, s'appuie sur une collection de soixante portraits d'une même personne. La succession des photographies est consacrée au seul visage d'une femme depuis sa petite enfance jusqu'à un âge avancé. Chaque portrait constitue une interruption dans la continuité d'une vie, un arrêt sur image dans le film du temps. Lise Dua cultive cette métaphore cinématique en accolant chaque épreuve les unes à la suite des autres dans un livre dépliant qui prend la forme d'un leporello. Ce dispositif oblige à attribuer une identité constante à des faciès de plus en plus différents, à saisir dans une continuité étrange des modifications irréversibles qui altèrent progressivement une même personnalité. Ici, la recherche de Lise Dua est guidée par la volonté de produire une approche visuelle du temps. En ce sens, sa démarche va plus loin que son intérêt pour la photo de famille, elle confère un nouveau statut à la création photographique en lui assignant la puissance d'être une externalisation de la conscience intime du temps.

Robert Pujade

ESPACE SAINT RÉMI

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX



Le samedi 6 avril à 12h30 rencontre et visite de l'exposition en présence de Lise Dua



À nos terres troubles

CÉCILE GENEST

Née en 1979, Cécile Genest mène un travail au long cours à la chambre photographique interrogeant les territoires et leur patrimoine végétal.

Entre démarche documentaire et approche poétique, elle cadre « au près » une nature multiforme, autant de 'terres troubles' qui racontent nos paysages. En photographiant à la frontière du terrestre et de l'aquatique, ronces, fougères et arbrisseaux entremêlés, Cécile Genest dresse le portrait tantôt précis, tantôt évanescent d'un monde végétal extraordinairement vivant mais issu du profond de l'évolution.

Partant du constat que l'histoire géologique explique en partie la diversité des paysages, elle nous emmène à la recherche d'une terre et d'une flore primitives sous la forme d'un conte scientifique, s'appuyant parfois sur la paléobotanique. À travers cette nature originelle imaginée ou identifiée par des traces existantes de notre patrimoine géologique, la flore photographiée ne serait qu'une relique d'une longue histoire de la Terre.

Son travail fait écho à plusieurs problématiques contemporaines : environnementales et géographiques (valorisation de territoires aux écosystèmes puissants, préservation de sites protégés) mais aussi historico-géologiques (comment hériter du temps très long de la vie avec sa diversité, et faire face au futur imminent, porteur de bouleversements massifs ?)

Diplômée de l'école des Beaux-Arts de Nantes, passée par le College of Art & Design de Dundee en Ecosse et plus tard par l'école des Gobelins à Paris, elle vit et travaille en tant que photographe entre Nantes et Paris. Elle est lauréate 2024 de la résidence de recherche et de création des Photographiques, le festival de l'Image - Le Mans.

WWW.CECILEGENEST.COM

Au début, il faisait aussi sombre que par une nuit de pleine lune», expliquait dans un communiqué le chercheur américain Owen Toon.

Il y a 65 millions d'années, l'impact d'une météorite de dix kilomètres tombée dans le Yucatan associé à une activité volcanique accrue eut une influence à l'échelle planétaire. Cette coïncidence entre météorite et volcanisme aurait fait disparaître près de 75 % des espèces animales sur la planète et plongé la Terre dans l'obscurité pendant près de deux ans, avec un effondrement de la photosynthèse et derrière, de toute la chaîne alimentaire.

À quoi ressemblaient donc les terres en ces temps troublés ? De nos jours, où chercher la trace de cette genèse terrestre ? Quelles sciences alors interroger pour mieux comprendre l'histoire de nos paysages ? Dans la série *À nos terres troubles*, Cécile Genest soulève ces questions sous la forme d'un conte photographique ancré dans nos sols.

En photographiant les composantes de la biodiversité sur les rives de la Loire, ou d'autres espaces naturels au patrimoine végétal ou géologique identifiés, Cécile Genest part à la recherche de l'histoire évolutive de la botanique et dresse une ode au vivant de nos haies, rives, mares, broussailles, forêts ou murs végétaux. Elle reproduit en parallèle des images de végétaux fossiles, questionnant ainsi l'épaisseur du temps dans le sensible qui nous entoure, qu'il soit périssable ou pérenne.

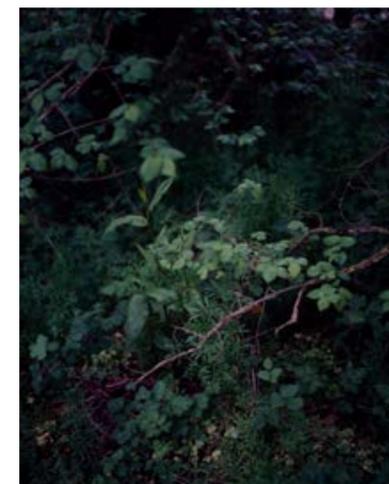


ARRÊT SUR L'IMAGE GALERIE

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H30 > 18H30
45 COURS DU MÉDOC, 33300 BORDEAUX



Le samedi 6 avril à 10h45 rencontre et visite de l'exposition en présence de Cécile Genest



The Tenjin Omuta Line

THIERRY GIRARD est né en 1951. Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris en 1974, il décide dès la fin de ses études de se consacrer à la photographie. Il passe alors beaucoup de temps en Angleterre et dans le Nord de la France, y réalisant ses premières résidences d'artiste : premières commandes, premières bourses de création, premières expositions, premier livre (*Far-Westhoek* en 1982).

Il s'est fait connaître surtout grâce à ses itinéraires, ses longs périples, ses marches photographiques ou ses dérives urbaines aux Etats-Unis, en Chine, au Japon, en Inde, un peu partout en Europe, et bien sûr en France.

Il s'intéresse plus particulièrement à des pays ou des territoires dont il va fouiller l'épaisseur et les histoires, y compris celles de leur représentation à travers la peinture (*Hiroshige* et *La Route du Tokaido*) ou de leur évocation à travers la littérature (Homère, Peter Handke, Claudio Magris, Arthur Rimbaud, Victor Segalen etc.).

Son travail, régulièrement exposé en France et à l'étranger, est présent dans de nombreuses collections publiques et privées. Thierry Girard a reçu le prix Népce, a été lauréat de la Villa Médicis hors les murs, de la bourse Léonard de Vinci et de la Villa Kujoyama au Japon.

Thierry Girard accorde beaucoup d'importance à la question éditoriale : il a publié à ce jour près de trente livres monographiques et participé à de très nombreux ouvrages collectifs. Ses ouvrages monographiques les plus récents sont :

Salle des fêtes, éditions Loco, 2016.
Dans l'épaisseur du paysage, éditions Loco, 2017, un échange de correspondances avec l'historien et critique Yannick Le Marec.
Paysage Temps, éditions Loco 2018, avec des textes de Raphaële Bertho et Danièle Méaux.
Le Monde d'après, éditions Light Motiv, Lille, 2019.
Par les forêts, les villes et les villages, le long des voies et des chemins, éditions Loco, 2021, texte d'Héloïse Conesa.

Parallèlement à son activité photographique, Thierry Girard a développé un travail de réflexion critique et littéraire qui accompagne ses différents projets..

WWW.THIERRYGIRARD.COM

Sur l'île de Kyushu au Sud du Japon, la Tenjin Omuta Line, qui appartient à la société privée Nishitetsu, rejoint Fukuoka (la plus grande ville de Kyushu) au petit port industriel d'Omuta. Elle mesure 75 km de long, dessert 49 gares (en comptant les gares de départ et d'arrivée) et traverse cet œkoumène japonais qu'Augustin Berque décrit parfaitement dans *Le Sauvage et l'artifice* : un paysage vernaculaire, sans beauté particulière, constitué de banlieues, de petites villes et de villages, séparés par l'espace agricole et notamment les rizières.

La distance moyenne entre deux gares est inférieure à 2 km et on peut donc assimiler cette ligne de train à une sorte de RER ou de grand métro qui traverserait la campagne. De fait, les wagons des trains locaux, ceux qui s'arrêtent à toutes les stations, sont des wagons de métro avec des banquettes simples qui se font face, accolées le long des parois du train, et un grand espace vide au milieu pour les voyageurs debout ; seuls les "express", qui ne s'arrêtent qu'aux principales stations, ressemblent à de vrais trains.

Le projet artistique s'inscrit dans la continuité de ma problématique de travail autour de la question de l'itinéraire et du parcours. Et plus précisément dans la continuité du travail que j'avais réalisé au Japon en 1997 sur La Route du Tokaido, auquel se rajoute le développement d'un projet inédit sur la Yamanote Line à Tokyo, projet commencé en 2012 et terminé en 2015.

Comme pour *La Route du Tokaido*, ce projet s'intéresse particulièrement aux paysages vernaculaires du Japon, dans lesquels apparaissent de manière récurrente des artefacts et des éléments symboliques qui renvoient à la culture traditionnelle japonaise (Torii, tombes, arbres et jardins, carpes flottantes pour fêter les garçons etc.). C'est aussi un inventaire de l'étrangeté de l'œkoumène japonais avec une diversité sans pareille de propositions architecturales et de situations paysagères. C'est le Japon loin des clichés habituels de l'extrême modernité ou de

la plus raffinée des traditions. Pour tout dire, c'est un peu le bazar, et dès que l'on s'éloigne des centres urbains, on découvre un Japon ni pauvre, ni riche, tout simplement modeste, mais particulièrement attachant.

Si les paysages de Tokyo, photographiés depuis la Yamanote Line, sont tous pris depuis l'intérieur de chaque gare, j'ai pris la liberté pour ce nouveau projet, lorsque cela était nécessaire, de sortir des gares de la Tenjin Omuta Line afin de trouver alentour des points de vue plus intéressants sur un plan documentaire ou plus riches sur le plan esthétique. Ces vues extérieures restent cependant dans une réelle proximité de la gare concernée, au point même que j'ai essayé d'y inscrire, autant qu'il m'a été possible de le faire, des éléments rappelant la présence proche du paysage ferroviaire. Sur une distance relativement courte, c'est donc une alternance de paysages urbains, périphériques et ruraux qui se succèdent, tous pris avec une chambre argentique grand format.

Les voyageurs que j'ai photographiés avec un Iphone sont à l'image de ce paysage : des gens pour la plupart modestes, dont j'ai essayé de saisir la diversité. Des personnes âgées, nombreuses, qui rappellent combien la société japonaise est une société vieillissante, mais aussi des plus jeunes. Je n'ai pas voulu trop insister sur les clichés de collégiens et de collégiennes en uniforme, j'ai préféré privilégier quelques personnages singuliers ou quelques attitudes. J'accorde beaucoup d'importance à la simplicité de ces snapshots, à cette "vérité" des gens, je considère que cela rajoute du sens et de l'empathie au projet global.

Ce projet a bénéficié d'un financement de la Ville de Bordeaux dans le cadre d'une convention avec l'Institut français, et d'une aide logistique de l'Institut français du Kyushu.

L'exposition (tirages et encadrements) a été financée par la fondation Fernet-Branca à l'occasion d'une exposition qui s'est tenue à Saint-Louis (Haut-Rhin) d'octobre 2021 à février 2022.

ESPACE SAINT RÉMI

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX



Le samedi 6 avril à 12h30 rencontre et visite de l'exposition en présence de Thierry Girard



THIERRY GIRARD

The Tenjin Omuta Line



The Yamanote Line

En décembre 2012, de retour d'un séjour dans le nord du Japon où j'avais travaillé sur les traces du tsunami de 2011 autour de la ville de Kamaishi (travail exposé en 2014 à Bordeaux lors du Festival des photographes voyageurs), j'ai décidé de profiter de la poignée de jours que je devais passer à Tokyo pour entreprendre un travail sur la ville. Les photographies que j'avais pu faire lors de mes précédents séjours ne m'avaient pas satisfait. Je n'avais pas trouvé le bon fil d'une dérive urbaine tokyoïte. Cependant, l'année précédente, j'avais lu le délicieux petit livre de Jacques Roubaud, Tokyo infra-ordinaire, où l'écrivain, profitant d'un assez long séjour à Tokyo, décide d'errer à travers la ville selon ses principes mathématiques, poétiques et situationnistes, et se met à composer ce qu'il appelle « des poèmes de métro ».

Je le cite :

23 *Ma décision : bien avant de partir, à Paris, regardant ma carte, j'avais pris conscience d'une sorte d'œil formé par la Yamanote Line et englobant le centre même de Tokyo central. Assez abstrait, bien sûr, mais ce n'est pas plus mal*

24 *La pupille de cet œil est formée par le palais impérial : Chiyoda-ku*

25 *Le plan : Aller dans toutes les stations par la Yamanote Line ; une station par jour ; chaque station constituant une station de mon haibun futur*

Ma décision : composer un poème visuel des différentes strates urbaines de Tokyo le long de la Yamanote.

Mon plan : Aller de station en station pour photographier la ville depuis les quais. La Yamanote Line est une ligne de métro circulaire (Roubaud évoque à juste titre la forme d'un œil) qui fait un grand tour du cœur de Tokyo et qui a l'avantage d'être non souterraine. Hormis trois ou quatre stations importantes qui sont en partie recouvertes (il faut alors aller au bout des

quais pour trouver la lumière extérieure), toutes les autres stations sont ouvertes sur la ville et la donnent à voir dans ses multiples composantes. On traverse tour à tour des quartiers d'affaire, de loisirs, de commerce, et la ligne fait régulièrement office de frontière, de seuil entre deux types de quartier. Selon que l'on photographie depuis tel ou tel côté du quai, ce n'est pas la même ville qui apparaît. Ce qui se révèle au fil des stations, c'est évidemment la forte densité urbaine, mais surtout la singularité et l'éclectisme de l'architecture vernaculaire de Tokyo, singularité augmentée par la forte présence visuelle de publicités et de panneaux en tous genres.

De fait, en articulant ainsi ce projet, je me réfère à nouveau, comme je l'ai fait pour *La Route du Tôkaidô*, à une tradition de la représentation du paysage au Japon depuis les estampes d'Hokusai et de Hiroshige, sous forme de séries, qu'il s'agisse par exemple des *Trente-six vues du mont Fuji*, peintes par l'un et l'autre, ou des *Cent vues d'Edo* du seul Hiroshige. Cette série pourrait s'intituler *Vingt-neuf vues de Tokyo depuis la Yamanote...*

Outre la référence à mon projet générique sur *La Route du Tôkaidô*, ces deux séries japonaises s'inscrivent dans un projet global intitulé *Dérives urbaines*.

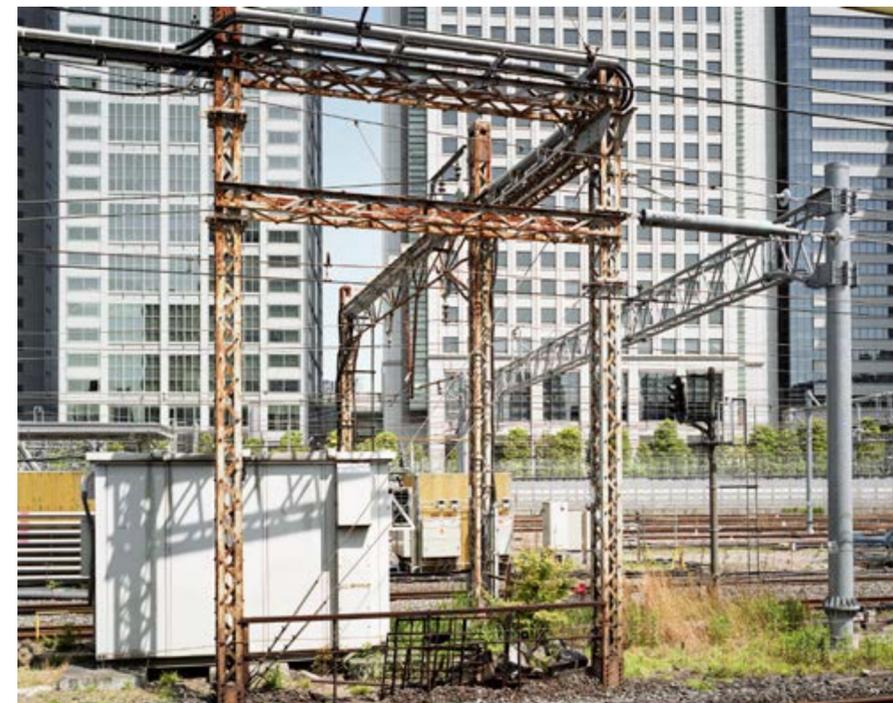
Ce concept lié à la notion de psychogéographie, je l'emprunte à Guy Debord et aux Situationnistes qui prônaient une forme d'interrogation et de ré-appropriation de l'espace urbain par le biais de la dérive, marche attentive et ludique, de quelques heures ou de plusieurs jours, permettant à chacun de mieux comprendre l'organisation de l'espace et la manière dont il est habité.

Le premier projet, *Shanghai, The Last Station*, mené entre 2010 et 2012 s'y prête parfaitement : il s'agit d'arriver le matin de bonne heure à la dernière station d'une ligne

de métro (sachant que certains trajets sont parfois très longs), afin de s'aventurer sur une seule journée (pas de repentir possible) dans un espace parfois urbanisé, parfois ouvert, et de revenir le soir à la même station après avoir fait un aller-retour ou une boucle. Il y aura ainsi 15 dérives shanghaiennes, chacune étant singulière, aucune n'étant le décalque d'une autre. Chambre 4 x 5 pour les paysages urbains, moyen-format pour les portraits, et un assistant !

Les deux projets qui suivent, au Japon, *The Yamanote Line* et *The Tenjin Omuta Line* sont plus contraints car il s'agit pour le premier de photographier Tokyo depuis les quais d'une ligne de métro à ciel ouvert ; et pour le second de photographier le paysage vernaculaire du Japon depuis les quais de gare d'une ligne de train traversant l'île de Kyushu. Mais cette notion de dérive urbaine, je la reprends de manière plus explicite dans un projet réalisé en Roumanie en 2017-18, où je traverse la ville de Iași en suivant à pied cinq lignes de tramway d'un terminus à l'autre. Plus récemment encore, en 2023, j'ai fait le repérage d'une traversée urbaine de Hong Kong que j'espère entreprendre prochainement, et j'ai le projet de retourner en Inde pour photographier une sortie de ville à Chennai.

Ces parcours urbains ont pour le moment remplacé mes marches "historiques" à travers des paysages naturels, mais il n'est pas dit que ces dernières ne ressuscitent pas un jour.



L'étreinte du serpent

ANAÏS OUDART

est une portraitiste engagée sur le terrain humanitaire et social. Elle est l'auteurice d'un travail au long cours sur les violences faites aux femmes. Le premier volet, *Héroïnes 17*, sur les jeunes filles en situation de rupture familiale, parfois victime du système prostitutionnel a reçu une bourse de la Bibliothèque Nationale de France, dans le cadre de la Grande Commande « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire » en 2022, ainsi que le prix Caritas de la Photo Sociale 2023 et fait l'objet d'un livre aux Editions Filigranes.

Le second volet, sur le viol comme arme de guerre en République Démocratique du Congo, *L'étreinte du serpent* a obtenu le soutien du Centre national des arts plastiques.

Le troisième volet, *Perles d'Ukraine*, porte sur les abus et violences sexuelles, sur des femmes ukrainiennes depuis le début du conflit avec la Russie, est soutenu par le Mentorat des Filles de la photo.

Certaines de ses images font partie de la collection privée de la Bibliothèque nationale de France.

Formée en studio aux côtés de grands noms de la photographie de mode et de la publicité, Anaïs Oudart répond à des commandes et évolue en parallèle entre l'univers du luxe et celui des ONG. Elle collabore régulièrement avec Louis Vuitton, Maison Alaïa, Céline, mais aussi Médecins du Monde, le Secours Populaire et SOS Villages d'enfants. Cette double compétence studio et reportage signe sa singularité et est également mise en pratique pour des portraits dans la presse notamment pour *Les Echos*.

WWW.ODARTANAIS.COM

Les violences sexuelles utilisées comme arme de guerre sont présentes dans les conflits depuis toujours. Elles sont une stratégie militaire ou politique, définies et décidées en haut lieu au même titre que sont décrétés les bombardements de villes ou villages ou l'extermination d'un peuple. Le viol comme arme de guerre est utilisé pour humilier, détruire et prendre le pouvoir sur l'adversaire. Il a la singularité d'être le crime parfait. Il est le plus tu, le moins signalé et surtout le moins condamné.

Depuis 1996, la population congolaise est victime de guerre à répétition et comptabilise à ce jour plus de 5 millions de morts. Ces guerres d'agression par les pays voisins, dont le Rwanda et l'Ouganda, ont été marquées par de graves violations des droits humains incluant le viol ainsi que des massacres à grande échelle. Ces conflits font suite aux génocides des Tutsis au Rwanda. Cette guerre d'agression s'est transformée en guerre de

pillages des ressources minérales, faisant de la République Démocratique du Congo un lieu où les violences sexuelles sont utilisées comme arme de guerre. Entre 2019 et 2023, je m'y suis rendue à plusieurs reprises, à l'Est, dans les régions du Nord et du Sud Kivu. J'y ai rencontré le Dr Mukwege, Prix Nobel de la paix 2018, dans son hôpital à Panzi où il répare le système génital détruit des femmes. Je suis également allée dans les mutuelles de solidarité où les survivantes des violences sexuelles s'organisent entre elles pour dépasser leurs traumatismes.

Cette série a été réalisée dans le cadre du Mentorat #2 et avec le soutien à la photographie documentaire du Centre nationale des arts plastiques.



LE ROCHER DE PALMER, CENON

DU LUNDI AU VENDREDI 14H > 18H
OUVERTURE LE SAMEDI 6/04 ET LES SOIRS DE CONCERTS
1 RUE ARISTIDE BRIAND, 33152 CENON



Le samedi 6 avril à 17h00 rencontre et visite de l'exposition en présence de Anaïs Oudart



La Douce

SLADJANA STANKOVIC est née en 1966 à Trstenik en Yougoslavie.

Elle vit et travaille en France depuis 2002. Issue d'une famille prolétaire d'un pays disparu, elle retourne régulièrement à la recherche de cette réalité humaine, comme pour se confirmer qu'elle a vraiment existé. Elle a trouvé chez des ouvriers et des mineurs les valeurs sur lesquelles la vie d'avant était bâtie. La vie d'avant l'écrasement. Attentive aux univers à la marge, elle a passé du temps dans un orphelinat en Bulgarie, perdu au pied de la montagne. Elle suit depuis 2009 des Roms dans les bidonvilles autour de Belgrade.

La série *Habités* se construit ainsi au fil du temps, image par image, entre ses souvenirs, ses rencontres et ses émotions auprès de ce peuple. Sa dernière série *La Douce* rassemble des images réalisées entre 2004 et 2021 entre la France et la Serbie, fragments d'une autobiographie qui se situe entre fiction et réalité. Son pays l'ex-Yougoslavie s'écroule. Les ex-républiques se déchirent. Elles prennent leur indépendance au prix de guerres et d'une violence terrible. Elle vit cette période en Serbie du début à la fin. En 2002, elle arrive en France. Portée par l'énergie d'un nouveau départ. Elle vit. Elle apprend la langue. Elle cherche sa place. Elle se sépare de ses enfants. Mais elle avance. Une deuxième vie. Différente. Elle photographie cet aller-retour entre la France et la Serbie. *La Douce* est cette femme qui refait le trajet vers ce qui est perdu. Mais que rien n'est jamais.

Ce besoin et cette envie de croiser les regards a débuté entre 2011 et 2013 en Serbie pour se confronter au sujet plus intime du retour au pays et des peurs qui l'ont hantée après la violence des années 90. Elle choisit alors de s'associer à l'écrivain français Sylvain Prudhomme. Le résultat de leur conversation artistique, *Aménagements successifs du noir*, a été présenté en 2014 dans le cadre du festival littéraire Krokodil, puis repris dans la galerie de l'Institut français à Belgrade, et en Bulgarie à l'Académie des Beaux-Arts de Sofia dans le cadre du mois européen de la photographie. Il a ensuite été présenté en France à La Maison Européenne de la Photographie pour les lectures de Sylvie Hugues en 2019 ; au festival Week-end à l'Est à la galerie Folia à Paris et au Festival Phémima à Fontainebleau en 2020. *Aménagements successifs du noir* a été publié en 2019 par les éditions Rue Du Bouquet, Paris.

Les autres travaux de Sladjana Stankovic ont été régulièrement exposés en France notamment dans le cadre des festivals Douze-Douze, les Nuits de Pierrevert, le mois de la photo en Nièvre, Grands Chemins ainsi qu'à la Maison d'Europe et d'Orient à Paris. Avec la série *Habités* elle est lauréate de Prix Mentor à Perpignan 2023.

WWW.SLADJANASTANKOVIC.COM

Avant de partir mes filles brosent mes cheveux. Je suis assise. Elles les ajustent de leurs petites mains. Je sens leurs touchers. L'odeur de leurs souffles. Mes filles me disent au revoir. Elles savent que je pars. Il ne faut pas montrer de chagrin. Faire en douceur. Construire un lieu dans le temps où on peut toujours revenir. Toutes les trois. Mes jambes sont lourdes. Mais non, cela ne se passe pas comme ça. J'aurais bien aimé. Je n'ai pas ce courage. Je les mets au lit. Je passe la nuit blanche auprès d'elles. Je pars au matin à la gare routière. Sans un vrai au revoir. Je m'enfuis. Je prends le bus pour le long voyage qui mène en France. Un bus d'une autre époque avec des vitres sales. Des sièges abîmés. Dehors, c'est novembre. Mes compatriotes ont tous leurs papiers. Je suis la seule à tenter ce voyage. Je compte sur la chance du désespéré. Ils ne savent pas qu'avant d'arriver à la première frontière le chauffeur s'arrêtera pour me cacher. Il me prendra l'argent que je serre dans mon poing. Il ne faut pas qu'ils sachent. Ils me montreront du doigt. Encore la trahison. Ils sont gais. Leurs valises remplies de nourriture du pays.

De cigarettes, d'alcool fort. Comme un morceau de la maison qui part avec eux. Là où ils ne vivent pas. Là où ils travaillent. J'ai envie de leur dire de se taire. Je pose ma joue brûlante sur la vitre embrumée et froide. Je sens mes entrailles se serrer. Je colle sur mon nez le mouchoir en tissu. L'odeur du tissu me ramène dans la chambre. Je suis partie. Je suis en

colère. En colère contre moi. Contre le pays qui nous trahi. Et j'ai peur. J'ai peur du réveil de mes filles. De notre chagrin. On part. On sait que des morceaux de notre vie seront perdus à jamais. Mais on ne peut pas savoir avant de vivre ce déchirement à quel point les gouffres de nos âmes peuvent être profonds. J'ai fermé tous les accès à la mienne, un à un. Et je suis restée seule.

Cette série de photographie a commencé par une seule image. Je l'ai nommée *La Douce*. *La Douce* a créé le lien entre des images d'il y a vingt ans et celles d'aujourd'hui. Images pour adoucir le vide. Le remplir. Lui donner un nom. Lui redonner la couleur. Et l'odeur. Les visages de ceux que j'aime. Les visages de ceux que j'aimais. Qui ne sont plus. Ou sont partis ailleurs. En France ici je marche. Avec ma chienne Zika. De toute façon je ne sais plus quand je parle en français ou en serbe. Je ne sais plus si je te connais d'ici ou de là-bas. Je t'appelle. Le lieu est la mémoire et l'aujourd'hui. Comme ça je peux peut-être exister. Je suis partie mais je n'ai rien oublié. Je peux être face à moi-même. Face à mes choix. Face au monde. Pour que le vide cesse de vibrer. La terre ne glisse plus sous mes pieds. Ma chienne mord cette terre. Elle pose une motte sur la paume de ma main. La terre tiède sur ma main. Plus de peur. Je peux enfin allumer un feu.



ESPACE SAINT RÉMI

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX



Le samedi 6 avril à 12h30 rencontre et visite des expositions
en présence de Sladjana Stankovic



Jusqu'ou

JOËL VAN AUDENHAEGE

Graphiste, photographe et plasticien, Joël Van Audenhaege (BE) est également éditeur de livres de photographie contemporaine (www.arpeditions.org) depuis une vingtaine d'années. Il a exposé à Bruxelles, Lille, Nancy, Bordeaux.

Ses dernières publications

Photographic Fields, 2017-2018
texte de Antonio Guzmán.
The Darkest Night, 2018
texte de Emmanuel d'Autreppe
La Neige rend Aveugle, collectif, 2022
Essai de Antonio Guzmán
Jusqu'ou, 2023
Essai de Antonio Guzmán

[HTTPS://ARPEDITIONS.ORG](https://arpeditions.org)

Il y a les montagnes islandaises et irlandaises, le vent, la brume, la pluie, la forêt, des rochers, des éboulis, des taillis, des arbres, quelque chose de tellurique et chtonien qui ne s'embarrasse pas de la petitesse de nos existences. Jusqu'ou ... On ne s'arrête nulle part dans le travail de Joël Van Audenhaege, on parcourt, on traverse, on voyage, même si à l'instar de Lévi-Strauss on déteste ça les voyages et les explorateurs. Mais voilà, il faut bien que quelqu'un raconte, dise ce qu'il y a dehors, plus loin. Que quelqu'un laisse les traces de ce monde que nous nous acharnons à corrompre. Il aurait pu écrire, Joël Van Audenhaege, mais il préfère la photographie. Cette trace indélébile, inévitable.

Dans un essai accompagnant l'ouvrage, Antonio Guzmán écrit : « *Dans la photographie le monde est mis à plat.* ». Elle est là la clé : dans ce choix de donner une cartographie, une image témoin de ce monde. Que nous reste-t-il dès lors à accepter, comprendre ? Quel regard veut nous faire porter le photographe ? Un constat ? Un bilan ? Une interrogation qui n'en est finalement pas une ? Sûrement un peu des trois.

Les montagnes, les brumes ne jugent pas, elles se contentent d'être. Rien d'autre que d'être. Or, nous oublions trop souvent nous humains que nos orgueils démesurés ne feront jamais le poids face à cette immensité insoluble. Jusqu'ou allons-nous continuer à détruire ? Jusqu'à quand allons-nous pourrir la pluie, l'eau, acidifier les sols, faire fondre la neige ? Jusqu'ou... Il n'y a pas de réponse puisqu'il n'y a pas de question. Juste des images pleines d'immensité, pleines du vide des Hommes, pleines d'une force qui nous dépasse. Finalement, voyager dans ces images c'est peut-être, un moment, aller vers l'ailleurs, celui que nous oublions, mais aussi devenir humble. Il faut se confronter à la démesure, à la force du lieu pour penser notre petitesse.

Frédéric Martin – <https://5ruedu.fr/>

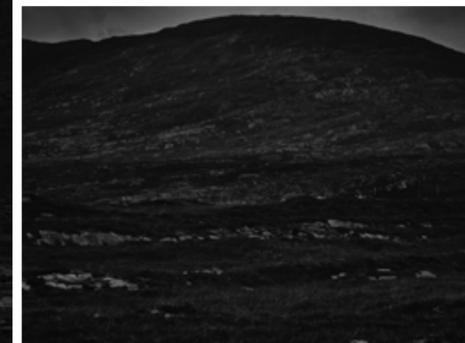
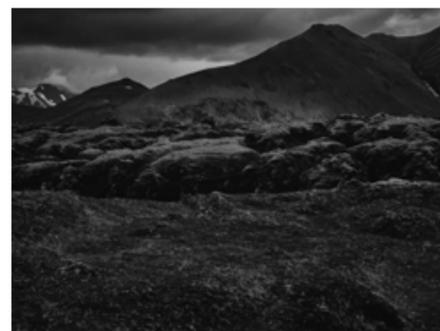
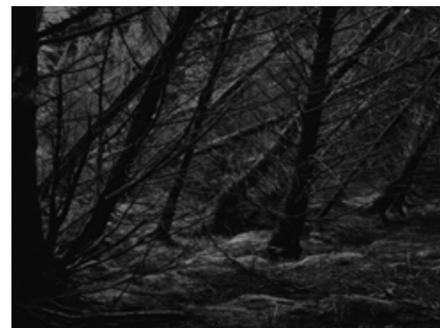


MAISON BOURBON

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
CDANSLABOITE - PÔLE IMAGE
79 RUE BOURBON, 33000 BORDEAUX



Le samedi 6 avril à 9h30 petit déjeuner - rencontre et visite des expositions en présence de Joël Van Audenhaege



33^e
DES ITINÉRAIRES
PHOTOGRAPHES
VOYAGEURS

MENTIONS LEGALES

Tout ou partie des œuvres figurant dans ce dossier de presse sont protégées par le droit d'auteur. Les œuvres de l'ADAGP (www.adagp.fr) peuvent être publiées aux conditions suivantes :

- Pour les publications de presse ayant conclu une convention avec l'ADAGP : se référer aux stipulations de celle-ci.
- Pour les autres publications de presse :
 - Exonération des deux premières œuvres illustrant un article consacré à un événement d'actualité en rapport direct avec celles-ci et d'un format maximum d'1/4 de page ;
 - Au-delà de ce nombre ou de ce format les reproductions donnent lieu au paiement de droits de reproduction ou de représentation ;
 - Toute reproduction en couverture ou à la une devra faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès du Service de l'ADAGP en charge des Droits Presse (presse@adagp.fr) ;
 - Toute reproduction devra être accompagnée, de manière claire et lisible, du titre de l'œuvre, du nom de l'auteur et de la mention de réserve « © ADAGP, Paris » suivie de l'année de publication, et ce quelle que soit la provenance de l'image ou le lieu de conservation de l'œuvre.

Ces conditions sont valables pour les sites internet ayant un statut de presse en ligne étant entendu que pour les publications de presse en ligne, la définition des fichiers est limitée à 1600 pixels (longueur et largeur cumulées).